

## AU QUOI DE NEUF ? la chatte et la voisine

### Zoom avant

A la limite méridionale du plateau picard (champs de blé, de betteraves, à perte de vue...), juste avant un marais et une forêt séculaire, un bourg de 3 200 habitants, un langage entre français et picard, quelques vieilles familles toutes parentes, une sucrerie ayant pratiqué le paternalisme pendant longtemps, trois nouveaux quartiers de pavillons et... une verrue : une cité H.L.M. qui a drainé les plus mal logés du pays et quelques autres. Plus loin, dans le marais, bien au frais, cachés par des arbres, des caravanes, un vieux wagon, des cabanes en planches et tôles : un bidonville campagnard, grossissant gentiment d'année en année (grâce à l'humidité et à la chaleur ambiante sans doute). Un collège, une école maternelle, trois écoles élémentaires : 13 classes avec groupe d'aide psychopédagogique (G.A.P.P.) et une classe de perfectionnement.

La classe de perfectionnement — 14 mêmes de 7 à 12 ans (11 anciens et 3 nouveaux) — travaille avec les techniques Freinet. A la rentrée, le 15 septembre, le matériel est encore rangé. Il sortira petit à petit, en fonction des besoins. Le conseil de coopérative organise le travail au fur et à mesure, de façon à intégrer au mieux les petits nouveaux. Le matin, après l'organisation de la journée, le «quoi de neuf?» offre à chacun la possibilité de raconter, chanter, lire ce qu'il veut faire partager aux autres. Si on pense que cela intéressera les correspondants on peut enregistrer : le magnétophone est prêt, le micro fixé sur un pied attend, le responsable est disponible.

Ce 28 septembre nous aurons onze «histoires» toutes enregistrées. C'est le début de l'année, nous devons faire connaissance. Nous prenons notre temps. Voici la neuvième. J.-L.M., le maître, est président.

### Un discours bien embrouillé

**Claude.** — Alors hier j'ai été en commission avec ma sœur, puis avec mon t'chiot (petit) frère, puis après quand j'étais arrivé au Butagaz, y avait mes chats... Y avait mon chat qui me suivait, alors moi après je l'ai ramené, et puis après, quand on était arrivés plus loin, on le revoit derrière nous, alors ma sœur elle l'a pris, puis après on a été en course, puis à la coop ils ont regardé la chatte, alors moi j'ai dit... on a dit qu'elle nous a suivis jusqu'à... jusqu'au coin, puis on l'a menée, puis elle miaulait alors, puis après elle voulait passer par dessus le mur, alors à chaque fois on la rattrapait, puis après sur la place on l'a lâchée, puis elle montait sur les arbres, puis elle a resauté pour descendre... C'est tout...

**Graziella.** — Faut qu'tu parles un peu plus fort parce que j'ai rien entendu...

**Edmond.** — Ton chat i te suivait toujours ?

**Claude.** — Ouais !

**Cécile.** — Comment qu'i s'appelle ?

**Claude.** — Minette...

**Cathy.** — Comment qu'il est ? Quelle couleur qu'il est ?

**Claude.** — Gris cendre.

**Murmures.** — Quoi ?

**Graziella.** — Gris cendre ?

**Claude.** — Gris cendre.

**J.-L.M.** — Gris cendre. Il est gris comme la cendre !

**Murmures.** — Ah ! quand on fume !

**François.** — Il est gros ou p'tit ?

**Claude.** — Moyen ! Il commence à être lourd alors ! La mère, elle est morte. C'est une chatte qui l'a fait. Elle en a eu trois morts, puis il nous reste plus que celle-là de la mère. Non, il reste encore deux, deux bébés de la mère. Ils sont gros maintenant.

**Patrick.** — Comment tu l'appelles ?

**J.-L.M.** — Il l'a déjà dit.

**Claude.** — Minette puis Minouche... (à voix basse) puis des autres je sais pas.

**Edmond.** — Heu...

**François.** — Il pèse combien de kilos ?

**Claude.** — Chais pas ! chais pas !

**Freddy.** — Il est mignon ?

**Claude.** — Ben ça, hein ! (évidemment !)

**Edmond.** — Quand i veut rentrer dans ta maison, comment i fait ?

**Claude.** — Ben, i passe par le carreau !

**Graziella.** — Oui, mais si le carreau il est bouché ?

**Claude.** — Non il est cassé alors ! (A voix basse) Il passe par là !

**Eric.** — Il est gentil ton chat ?

**Claude.** — Ouais, mais il y en a une... Y a Minette, elle griffe des fois ! Puis elle nous mord !

**Freddy.** — C'est qui l'a cassé ?

**Claude.** — Eq'quoi ?

**Freddy.** — Ben le carreau !

**Claude.** — Madame Piret !

**Freddy.** — Qui ?

**Claude.** — Madame Piret avec son balai.

**Loïc.** — Comment qu'elle a fait ?

**Claude.** — Ben, elle a tapé fort avec son balai dans les carreaux, puis ils sont cassés !

**Graziella.** — Pourquoi elle a cassé les carreaux ?

**Claude.** — Parce qu'ils (elles) se sont disputé(es) avec ma mère.

**Graziella.** — Parce que ta mère, qu'est-ce qu'elle avait dit à la dame ?

**Claude.** — Chais pas, j'étais en haut moi ! J'étais en train de m'amuser, puis après j'ai entendu gueuler... j'suis descendu...

**Freddy (bas).** — Bing ! cassé !

**Edmond.** — Quand tu t'en vas aux commissions it'suis toujours ton chat ?

**Claude.** — Ouais !

**Graziella.** — Heu ! Tu dois avoir peur quand le carreau il est cassé et puis il fait nuit ?

**Claude.** — Non, parce qu'y a mes chats, puis mes chats ils sont mauvais, alors ils empêchent tous les autres d'entrer !

**Cathy.** — Pis t'as nettoyé, hein ?

**Claude.** — Quoi ?

**Cathy.** — T'as nettoyé, quoi ?

**Claude.** — Ben ça !

**Cécile.** — T'as enlevé les bouts de verre par terre ?

**Claude.** — Ben ça ! on a balayé, hein !

**Graziella.** — C'est toi qu'as balayé, ou ta mère ?

**Claude.** — Ben moi un peu, puis c'est ma mère qui a continué.

**Patrick.** — Faut qu't'en r'mets un autre ed'carreau !

**Claude.** — Oui.

**Edmond.** — T'n'en as combien ed'chats ?

**Claude.** — Sept !

**Murmures.** — Hou la la !

**Loïc.** — Ça use du carreau !

**Graziella.** — Pourquoi tu l'as pas cassé aussi, à la dame ?

**Claude.** — Ben, ma mère l'a fendu, mais sauf il y en a deux alors, puis d'dans y a des bouts de fer. (Traduction : «Les vitres de la porte de la dame sont en verre armé.») Il y a des morceaux de ferraille, alors il est fendu avec la poubelle... Puis elle a lancé l'poubelle à travers l'carreau... Ma mère a lancé la poubelle à travers le carreau, alors il est fendu, il est pas cassé !

**Edmond.** — Quand tu joues i t'suit ?

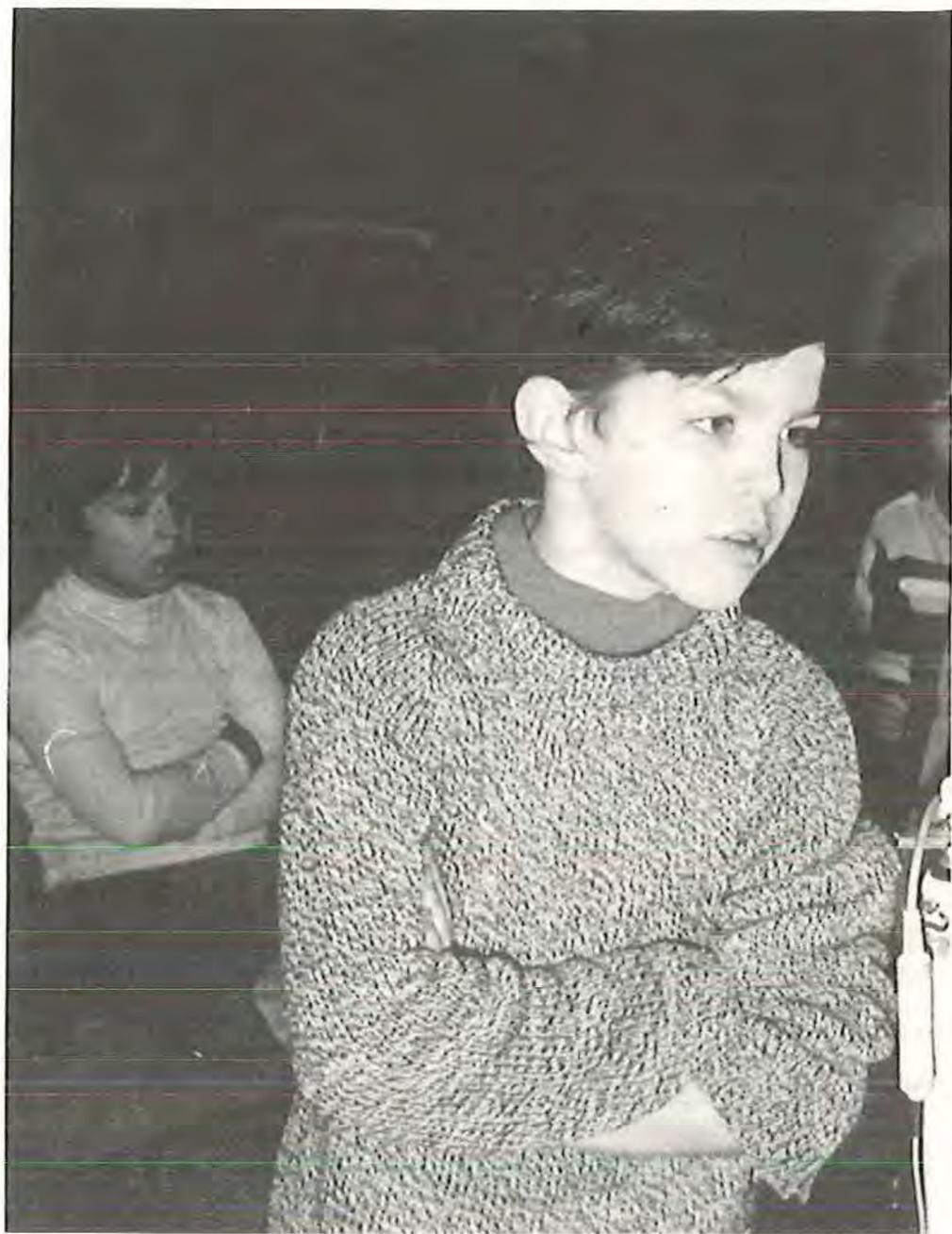
**Claude.** — Qui ?

**Edmond.** — Ben toi !... Quand tu joues i t'suit ?

**Claude.** — Ben oui ! Puis quand je monte en haut i m'suit partout, puis quand j'mets mes soldats en place i veut jouer, alors il les fait tomber...

**Sylvie.** — C'est à ta porte que le carreau il est cassé ?

Claude. — Ben... sur les côtés, puis on a... ils ont même cassé des morceaux de bois.  
 Loïc. — Où il est ?  
 Claude. — Du bois qui tient les carreaux !  
 Edmond. — Quand tu t'en vas coucher, i monte au d'sus ?  
 Claude. — Ouais ! C'est surtout un marron et blanc, c'est Mickey qui (vient) nous emmerder...  
 Cécile. — Le carreau, d'où qu'il est cassé, dans la salle ou quoi ?  
 Claude. — Ben, en bas de la porte...  
 Graziella. — Qui est-ce qu'avait commencé : ta mère ou la bonne femme ?  
 Claude. — La bonne... la dame, Madame Piret, parce que ma mère était en train de parler avec Madame Toulet.  
 Graziella. — Wou ?  
 Claude. — Parce qu'il y a quelqu'un qui a cassé ses volets. Alors ma mère, elle lui a parlé, puis d'un seul coup l'autre elle arrive et elles se sont disputées. C'est comme ça qu'a commencé la bagarre.  
 Cathy. — Et puis elle l'a cassé avec un bout de bois ou avec sa main, elle l'a cassé ?  
 J.-L.M. — Il nous l'a dit, ça : avec un balai !  
 Graziella. — Avec un balai.  
 Eric. — Ta mère, elle aurait dû appeler les gendarmes (les gendarmes).  
 Claude. — Oh ben, ils sont déjà venus, et puis Madame Piret elle a pris ses lunettes à ma mère ! (La maman de Claude est très myope et porte de grosses lunettes à verres très épais.) Puis les gendarmes ils ont été chercher les lunettes.  
 Graziella. — Puis c'est qui qu'a... c'est qui qu'a perdu... non ! C'est ta mère qui a perdu ou la...  
 Claude. — C'est la mère Piret...  
 Graziella. — La mère Piret.  
 Claude. — Ouais ! Son bras il est cassé !  
 Graziella. — Ah ?  
 Claude. — Son bras est cassé.  
 Graziella. — Ah ? C'est qui qui y a cassé ?  
 Claude. — Ben on sait pas nous ! Ma sœur a pris le balai pour ramasser les lunettes, puis personne lui a cassé l'bras.  
 Christian. — Peut-être elle l'a cassé tout(e) seulle... C'est qu'elle l'a cassé tout(e) seulle).  
 Claude. — Ben oui, si ça se trouve hein !  
 Freddy. — Moi, j'ai vu que qu'avec une raquette qu'il l'a cassé.  
 Claude. — Ouais, c'est avec une raquette, mais avec l'manche !  
 J.-L.M. — Qu'il a cassé quoi ?  
 Claude. — Les carreaux !  
 J.-L.M. — Ah bon ! Je croyais que c'était le bras ! (Rires.)  
 Claude. — Le bras aussi il est cassé, mais ça on sait pas celui qui l'a cassé... personne...  
 Patrick. — Où qu'elle est la femme ?  
 J.-L.M. — C'est une voisine, sans doute.  
 Cécile. — Il est grand l'carreau, ou p'fit ?  
 Claude. — C'est des carreaux en carré. (Il montre avec ses mains : à peu près 30 cm × 30 cm.)  
 Graziella. — Ton père, il était là quand elle a fait ça ?  
 Claude. — Mais non il est mort l... Par une voiture, il s'est fait écraser.  
 Freddy. — Ça fait longtemps !  
 Claude. — Bien sûr, on habitait à Savigny...  
 Graziella. — Hein ?  
 Claude. — On habitait à Savigny.  
 Eric. — C'est toi qui fais le papa ?  
 Claude. — Hein ? J'ai rien compris...  
 Eric. — C'est toi qui fais le papa ?  
 Claude. — Ben non hein !  
 Edmond. — Et quand tu manges, i... i... i monte sur la table ?  
 Claude. — Qui ?  
 Edmond. — Ton chat !  
 Claude. — Ben non, i mangent tous en d'sous ma chaise, alors moi j'ai l'habitude de leur donner à manger, à lancer des bouts de viande à terre, alors ils mangent, ils sont toujours à côté de moi.  
 Graziella. — Qu'est-ce que tu manges comme viande le midi ?  
 Claude. — Alors des fois du «bisteck» ou des fois de la viande hachée, alors je leur en donne aux chats.  
 Edmond. — Du bisteck ! (Silence.)  
 J.-L.M. — Bon, histoire suivante...



La retranscription que vous venez de lire ne rend compte que de l'aspect sinistre de l'histoire. Nous n'avons que les paroles. Il manque la musique. L'écrit gomme en quelque sorte les effets comiques : ambiguïtés, équivoques sont comme diluées.

Dans la classe, ce moment n'a pas été ressenti comme tragique. Il est même passé inaperçu : personne n'a proposé de l'envoyer aux correspondants, ni n'en a reparlé.

En réécoutant les bandes magnétiques je l'ai retrouvé. Je l'ai diffusé au deuxième stage «genèse de la coopérative» à Aix-en-Provence. Tout le monde a bien ri. Je l'ai passé au cours d'un stage du groupe départemental de l'Oise à l'Ecole Normale, même réaction. J'ai dû faire remarquer qu'il s'agit d'une réalité pas très réjouissante.

## Qui parle ?

**Claude, 10 ans :** C'est un des anciens. Très myope. Calme en apparence. Parle peu, à voix basse, mais ne se laisse jamais marcher sur les pieds. Orphelin de père. Mère très volubile, cardiaque. Elle a eu trois maris : un est parti, deux sont morts. Elle fait quelques ménages. A quatre enfants à charge. Trois autres ont été placés. «Je n'arrive rien à faire de Claude» m'a-t-elle dit. Claude aime beaucoup les animaux. Il a même élevé un canard. Il est coopérant, aide volontiers les autres, répond à leurs questions. J'ai dû bagarrer pour qu'il porte des lunettes. Il ne les met qu'en classe et c'est moi qui les rafistole en cas de panne.

**Graziella, 9 ans :** Vive, dégourdie, enjouée. Aînée des enfants restant dans la famille (8 enfants sur les 11 ont été placés par la D.D.A.S.S.). La mère ne sait plus combien elle a eu d'enfants. Graziella, orpheline de père (celui-ci a été tué, sous les yeux de la famille, par le grand-père, à la suite d'une querelle d'après-boire), est chargée de toutes les tâches de confiance : un jour elle avait 1 500 francs (nouveaux !) dans sa poche pour payer l'épicière. Une des locomotives de la classe.

**Edmond, 7 ans :** Un des petits nouveaux. Nerveux. Fils unique. Mutique l'année dernière au cours préparatoire. Maman très anxieuse : «Edmond a des problèmes «pisschologiques», il fait



*pipi au lit. J'ai consulté un «psychologue». Son père était comme lui, il n'a jamais rien appris à l'école ; c'est ma belle-mère qui me l'a dit. Il se débrouille bien dans son travail quand même»* m'a-t-elle confié, en présence d'Edmond. Les parents sont timides, mais sont en conflit violent avec leur voisin. Ils ont fait construire un pavillon, mais depuis, l'usine où travaillait la maman d'Edmond a fermé, et elle ne trouve pas d'autre employeur. Edmond ne parle pas à son père.

Le premier jour de classe, il ne parle pas.

Le deuxième jour, il répond aux questions en lecture par monosyllabes.

Le troisième jour, il dit qu'il a une histoire à nous raconter : au moment de le faire il se tait. J'interviens : «*Tu as dit que tu avais une histoire, vas-y !*» Il se lance : «*J'ai été chez Mémère, on a été promener...*» Christian, Freddy et moi posons des questions. Nous apprenons qu'il est allé au cimetière avec son père, sa mère et sa mémère. Je propose qu'on le félicite. Toute la classe est d'accord.

Le quatrième jour, il parle encore au «*quoi de neuf ?*» du matin. Il a du mal à commencer. Je l'aide, Il raconte la fugue de son chien.

Le cinquième jour, aidé par les questions de Loïc il décrit la promenade de son chien et les batailles (sanglantes) de petits soldats qu'il organise chez lui. Je lui propose d'enregistrer, en ajoutant que s'il le veut on pourra faire entendre la bande à sa mère : «*Elle croit que tu ne parles pas... Comme ça elle t'entendra !*»

Le sixième jour il raconte qu'il construit des châteaux. En mathématique nous nous classons en porteurs et non porteurs de lunettes pour nous présenter à nos correspondants. Quand son tour arrive, il reste pantois, un petit regard malicieux au coin de l'œil, et ne répond pas aux questions formulées par les autres pour l'aider. Je lui dis : «*Tu sais, si tu veux embêter ta maman, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire ! Là, tu nous embêtes, nous ! Allez viens au tableau !*» Il se lève. Il a la braguette baissée. Je la lui remonte... et il répond correctement aux questions permettant de remplir le tableau !

Le septième jour il s'inscrit pour raconter. Sur ma proposition, il essaye d'enregistrer... mais rien ne sort ! On réécoute. Je

dis : «*On efface, ça ne compte pas !*» Il parle alors très fort, très près du micro : «*J'ai joué aux billes !...*» Freddy, François, Eric, Graziella, Lucienne, Christian, Sylvie le questionnent. Il répond. Freddy, le responsable du magnétophone, d'autorité, repasse l'enregistrement, Tout le monde rit. Edmond se bouche les oreilles, puis se détend, souriant.

Le huitième jour, il s'inscrit pour enregistrer. Il raconte ses jeux chez sa grand-mère : il a organisé un accident, un incendie avec ses petites voitures. La maison a brûlé, mais l'ambulance s'en est tirée.

Ce neuvième jour de classe, jeudi 28 septembre, il enregistre dans les premiers — il est prioritaire puisqu'il est nouveau et qu'il parle peu en groupe — une histoire de petit oiseau. Il participe activement aux discussions comme le montre le script de cette bande.

Le soir sa mère vient le chercher. Je demande à Edmond, avant qu'il ne la rejoigne, s'il veut que je fasse entendre ses enregistrements. Il est d'accord. La maman est toute contente. Elle me dit qu'Edmond m'aime bien, et qu'il n'a pas peur de moi. Mais elle est encore inquiète. Elle veut savoir ce qu'elle peut faire faire à son fils le soir. Je lui dis : «*rien !*», et je propose à Edmond d'emporter des livres de la bibliothèque, s'il le veut évidemment. Il ne répond pas. Je le fais remarquer à la mère : «*Il vous fait marcher !*» Elle avoue que ce silence la tracasse...

Edmond n'aura plus de difficulté pour s'exprimer oralement en classe.

Freddy, 8 ans (voir l'article «*Ça barde*» de *L'Éducateur* n° 4 du 15-11-80) : Le «*raz de marée*» qu'il était s'est un peu calmé. Son père a repris son travail. La famille est «*sous tutelle*» pour payer les dettes de loyer et de chauffage à l'Office des H.L.M. Freddy est encore agité. Il a été pris dans des affaires de racket, avec ses frères, sur des petits des cours préparatoires. Il a une place importante dans la classe, car il est responsable du magnétophone. Il aide volontiers les nouveaux arrivants.

Cécile, 9 ans : Blonde, très timide. Terrorisée par son père, qui, alcoolique, «*fait la vie*» à la maison, comme elle dit. Elle nous a raconté comment, une fois, elle s'était couchée sur sa mère avec ses sœurs pour la protéger, pendant que le père tapait dessus. Très sensible. Un jour, elle fond en larmes. Je lui demande ce qu'elle a :

— *C'est Freddy qui me traite (m'insulte).*

— *Que te dit-il ?*

— *J'sais pas, j'ai pas entendu !*

Bonne mère avec les petits, mais très inhibée. Pleure dès qu'elle ne parvient pas à faire quelque chose. Sa mère est très préoccupée par la tenue de sa maison qui se rénove peu à peu, et par celle de ses enfants.

Cathy, 7 ans : Sœur de Cécile. Moins timide que celle-ci et moins affectée, apparemment, par la situation familiale.

François, 9 ans : A perdu sa mère à l'âge de quatre ans. Dernier d'une famille de douze enfants. A côté de chez lui vivent deux de ses grandes sœurs. Il est perdu dans sa parenté, confondant neveux et frères, nièces et sœurs. Volontiers meneur et jeteur d'huile sur le feu. Très sensible et spécialiste des coups en douce.

Eric, 12 ans : Très raide. Elevé par ses grands-parents maternels jusqu'à l'âge de onze ans. Deux de ses frères sont morts bizarrement, étouffés dans leurs berceaux. Rédige ses textes en sautant des mots. Enfermé dans des comportements et des activités stéréotypés. La maison est impeccable. Les jouets des trois enfants (Eric et ses deux sœurs) tiennent dans une boîte à chaussures. Sa mère le trouve fort nerveux et le fait soigner par le médecin de famille à grand renfort de médicaments «*pour son intelligence*». Eric raconte volontiers les tours qu'il a joués à la maison, souvent des peccadilles : «*Je me suis caché quand ma mère m'appelait...*» Des ses propos reviennent souvent des «*il faut...*», «*il faut pas...*».

Loïc, 9 ans. — Souffre d'une allergie à la lecture et d'une crampe de l'écrivain chroniques. Bricoleur. Très observateur. A un vocabulaire étendu. Il a deux grandes sœurs, dont une est grabataire et débile profonde.

Patrick, 9 ans : Placé par décision de justice chez ses grands-parents maternels qui le rejettent. Mélange toutes les relations familiales : ses oncles deviennent ses frères, sa mère sa sœur, ses cousins ses frères, ses grands-parents papa et maman... Langage heurté. Se bloque quand on ne comprend pas ce qu'il dit, et qu'on lui demande de répéter.

**Christian, 8 ans :** Petit bonhomme rond, jovial, naïf aux gros yeux bleus. Souvent dans la lune, il a des réparties surprenantes, montrant qu'il a perçu ce qui se passe. Il raconte des histoires de fantômes, de voleurs, de bruits dans le grenier, de souris et d'oiseaux qu'il a trucidés à coups de fusil et est incapable de dire si c'est vrai ou non. Il est très actif dans les ateliers, en menuiserie surtout, mais pas du tout au cours des activités scolaires.

**Sylvie, 8 ans :** Petite fille modèle, coquette et blonde. A fait deux années de cours préparatoires dans différents lieux, car son père est monteur sur des chantiers de construction. Ses premiers textes sont des phrases de Rémi et Colette. Puis quand elle rédige elle ne fait pas d'erreur d'orthographe... mais elle est incapable de lire les lettres de son correspondant ou les journaux scolaires, bien qu'elle connaisse tous les sons. Elle apprendra à lire en classe de mer, en acceptant de se tromper et peut-être en voyant que ses camarades sont faits comme elle, avec des fesses et un sexe (garçons et filles se sont douchés ensemble).

**J.-L.M., 38 ans :** Dix-huit ans d'ancienneté, quinze ans de techniques Freinet. Je suis depuis huit ans dans le pays. Je travaille depuis neuf ans dans des classes de perfectionnement. Pendant trois ans j'ai été conseiller pédagogique de l'éducation spécialisée, puis je suis revenu dans cette classe. J'ai toujours tâché de permettre l'expression des enfants en leur offrant les techniques les plus variées et la gestion de leurs activités. Je lis avec un intérêt déférent les discours socio-philosophiques qui sont censés m'instruire sur le sous-prolétariat.

Remarquons qu'au cours de cette discussion, seulement deux enfants n'ont pas parlé : Valérie, petite fille encore apeurée, et Lucienne, voisine de Claude, qui n'a peut-être pas voulu se mêler de cette histoire.

## Le discours des autres

La classe est beaucoup plus calme qu'au moment de «ça barde». «Chicago», le quartier des H.L.M. s'est apaisé. La maman de Claude est une survivante de la belle époque. Participante active, elle en fut aussi la victime (elle fut traînée et déshabillée en pleine rue par les membres d'une très nombreuse famille aujourd'hui partie). Elle demeure au centre de l'animation.

Reprenons le déroulement de la discussion.

Claude raconte une histoire banale : sa petite chatte l'a suivi quand il allait faire les courses.

Cécile, Cathy, François, Patrick, Freddy, Edmond posent les questions classiques dans la classe quand on parle d'un animal familier.

Edmond et Graziella s'inquiètent pour la chatte : *«Quand i veut rentrer, comment i fait ?»*

Claude répond tranquillement à toutes les questions.

Freddy qui habite le quartier, et qui doit être au courant de quelque chose, pose la question fatidique : *«C'est qui qui l'a cassé (le carreau) ?»*

Claude ne comprend pas du premier coup... Il pense encore à la chatte !

Edmond revient à la chatte.

Loïc, Graziella s'intéressent à la bagarre...

Graziella, qui habite le bidonville et rapporte souvent des incidents du genre : *«Y a quelqu'un qui a voulu entrer...»* accroche à l'histoire du carreau cassé...

Cathy, Cécile s'inquiètent de la propreté des lieux (préoccupation de leur maman). Graziella, souvent en dispute avec sa mère pour savoir qui nettoiera, demande qui a balayé. Patrick, qui a bricolé avec son grand-père, affirme qu'il faut réparer le carreau...

Et Edmond revient aux chats : combien Claude en a-t-il ?

Loïc, économe comme sa mère qui fait des bigoudis à domicile : *«Ça use du carreau !»*

Graziella se replonge dans la bagarre : c'est une spécialiste. Elle n'hésite pas à interpeller vertement dans la rue qui-conque — enfant ou adulte — lui dit un mot de travers. Pourquoi n'y a-t-il pas eu de vengeance ?

Et Edmond revient à la chatte : *«I t'suit ?»* Claude, lui, a du mal à suivre !



Sylvie, Loïc s'intéressent encore au carreau. Ça dérange l'«ordre». Et Edmond revient à la chatte : *«Quand tu t'en vas coucher i monte au d'sus ?»*

Cécile questionne sur le carreau et Graziella relance sur la bagarre.

Eric veut faire intervenir les «gendarmes» (gendarmes conformes à ses «il faut», «il faut pas»).

Graziella recentre sur la bagarre : *«C'est qui qu'a perdu ?» «Qui a cassé le bras ?»*

Christian, le sympathique naïf : le bras s'est peut-être cassé tout seul ?

Freddy revient au carreau.

Patrick interroge sur la femme (la voisine). Où est-elle ? Et lui où est-il ? Pas chez sa mère, ni chez ses grands-parents d'où il est rejeté.

Cécile continue sur le thème du carreau...

Graziella met les pieds dans le plat en parlant du papa de Claude (côté papa elle est servie, elle aussi !).

Eric en profite pour plaisanter finement : *«C'est toi qui fais le papa ?»* (Il est le seul garçon de sa famille.)

Claude ne comprend pas trop... Etant l'aîné des garçons avec deux sœurs et une maman, il doit jouer le papa plus souvent qu'à son tour...

Et Edmond revient à la chatte : *«Et quand tu manges ?...»*

Graziella enchaîne sur le casse-croûte. Ça, ça l'intéresse : à trois enfants, et une maman qui ne peut pas travailler, il arrive qu'on n'ait plus grand-chose à manger, juste avant l'arrivée des allocations familiales..

Ça permet à Edmond de rigoler un coup : le bisteck, ça c'est désopilant ! Il en oublie la petite chatte !

Claude a répondu calmement à toutes les questions.

Edmond n'est jamais entré dans les histoires de bagarres, comme s'il ne voulait pas en entendre parler... Ça lui rappelle certainement des choses pénibles : quand deux timides s'affrontent, ça craque très fort. Et la vieille culpabilité de l'enfant qui se dit : *«c'est à cause de moi qu'ils s'engueulent»* n'est pas faite pour le rassurer. Mieux vaut s'identifier à la petite chatte qui peut entrer et sortir librement, quand on se rebelle à l'idée d'être le petit chien savant de maman.

Les autres ont piqué au passage ce qui les intéressait, chacun tirant un peu la discussion à lui.

Nous nous trouvons en quelque sorte devant une tresse, un cordonnet. Les fils s'emmêlent ; chacun tient le sien ; mais tous s'enroulent autour du fil de Claude, qui est l'âme, le câble de soutien. Finalement c'est la structure : question à Claude - réponse de Claude qui fait la cohérence. Les thèmes abordés varient, la structure reste constante. Elle permet aux discours de converger, malgré leurs discordances.

Il y a pour chacun une certaine persévérance mentale, chacun intervenant avec ce qu'il est, ce qui le préoccupe. Et pourtant les propos forment un tout, embrouillé certes et difficilement compréhensible pour qui ne connaît pas le milieu de vie et les personnes, chacun parlant son histoire à travers ses questions. Des choses graves, comme la mort d'un papa, ont pu être dites, tranquillement, sans drame.

Une présidence trop rigide, excluant toute échappée au thème de la fugue de la petite chatte, aurait été stérilisante pour tous, surtout en ce début d'année, où il importait de faire connaissance.

Qui peut dire que ça a apporté à Claude de parler de la mort de son père, de se faire charrier sur sa place dans sa famille ; et à Graziella qui n'a jamais parlé de la mort du sien, à laquelle elle a assisté ?

Qui peut dire que ça n'a pas eu d'influence sur les comportements des uns par rapport aux autres ?

Nous sommes en plein dans le paradoxe de l'éducateur : écouter les enfants ne sert à rien si on ne les connaît pas... et pour les connaître il faut les écouter !

### Si j'étais pédagogue...

Je suis bien piètre pédagogue, je n'ai pas «exploité» cet entretien matinal. Pourtant quelle richesse ! Nous aurions pu :

- observer un chat, une chatte, les peser, les comparer ;
- étudier les os du bras et chercher à savoir lequel a été brisé ;
- tester la résistance du verre, du verre armé ;
- faire une leçon de grammaire sur le masculin et le féminin de façon à redresser les tournures incorrectes ;
- nous livrer à quelques exercices structuraux pour rectifier l'emploi bizarre, si ce n'est picard, des pronoms personnels ou des formes négatives ;
- rédiger cette querelle sous forme de rapport de police ;
- la reprendre en langage littéraire, en verlan, en argot, de façon à faire saisir les niveaux de langage ;
- en faire une bande dessinée ;
- couper à la fin du premier récit de Claude et imaginer la suite ;
- monter un jeu dramatique (ô combien) avec la bagarre ;
- ou peut-être même, disserter sur la violence, qui comme chacun sait, ne sévit que dans le béton urbain et les cités tentaculaires...

Mais voilà, j'ai dit : «Bon, histoire suivante !» Eric a raconté une chevauchée à moto (en fait une mobylette !), Graziella a inventé une histoire sanglante à la suite de laquelle j'ai présenté le poème de Robert Desnos : *Les quatre sans cou*. Puis nous avons ouvert le colis de nos correspondants et lu leurs lettres, comme nous l'avions décidé.

Jean-Louis MAUDRIN  
et Genèse de la coopérative



## Remarques et précisions

1. «Il est possible d'entendre quand dans la classe, ils parlent» (cf. *Educateur* n° 3 du 10-10-79). N'est-ce pas supposer le problème résolu ? Qu'ils parlent tous ensemble, il est impossible d'entendre, c'est la foire, l'escalade des décibels. Etrange silence dans tant de bruit. Personne n'entend, personne n'est entendu. Il faudrait une grande foi dans les vertus d'un mythique «défoulement» pour ne pas faire taire.

On peut aussi instituer ensemble un tour de parole et chacun est invité à parler seul devant les autres. Nous avons l'espoir de «parler ensemble à propos de...».

Bien sûr le président de séance, qui n'est pas nécessairement un imbécile, peut apprendre à faire circuler la parole, à favoriser les échanges et il devient possible de s'entendre.

Ici, l'affaire se complique car autour de l'histoire de Claude naissent, s'enroulent, s'entrecroisent d'autres histoires, l'histoire de chacun, les histoires des autres. Jean-Louis Maudrin parle d'une tresse. C'est en effet un discours bien embrouillé qui arrive à se produire. Il nous a semblé qu'ici, les enfants avaient vraiment la parole, Et que ce n'était pas si simple : essayez !

Peut-être penserez-vous alors que la fonction présidentielle, ça s'apprend ; la conduite des réunions aussi. Existente depuis longtemps des stages pour les cadres. Mais où ? et par qui ? Les maîtres qu'on parle tant de «former» sont-ils entraînés à ce faire ? Et les élèves dits «normaux», où sont-ils entraînés à parler ensemble ? Question à ne pas poser : est-ce bien souhaitable ?

2. Précisons que le «quoi de neuf ?» n'est qu'un des lieux de parole de la classe coopérative (il correspond à l'«entretien du matin» des instructions officielles et à la «causette» des livres Vasquez - Oury, cf. B.T.R. n° 37). Comme son nom l'indique, il accueille principalement l'actualité, la réalité, les histoires vraies (les rêves aussi). Les rêveries, les histoires imaginaires s'épanouiront au choix de textes, dans la correspondance ou ailleurs (ceci n'est évidemment pas formel).

C'est au conseil, seul lieu de décision, qu'arrivent plaintes, critiques et propositions : là où s'inscrit la loi.

Les registres sont différents, les types de réunion et le style des présidences aussi, bien sûr.

3. Genèse de la coopérative, groupe de travail de l'I.C.E.M. On nous a dit : «Vous vous limitez au conseil de coopé.» Il est exact qu'après la publication de *Qui c'est l'conseil ?* (Maspero, 1979) nous avons commenté plusieurs conseils dans *L'Educateur* en 1980 (n° 11, 14-15 et 4) mais nous avons aussi présenté des monographies d'enfants : Christian (B.T.R. n° 39, Miloud (*Educateur* n° 7, 1980) et récemment Marc. Ainsi que des moments de classe (*Educateur* n° 3, 1979 et n° 3, 1981). Deux livres sont en chantier : *Une journée bien ordinaire* dans une classe Freinet qui articule les divers éléments de l'atomium (cf. *Vers une pédagogie institutionnelle*, p. 101) et *Miloud, un enfant psychotique dans un cours préparatoire*.

C'est dire que si *Genèse de la coopérative* limite son ambition à ce qui se passe dans la classe coopérative, il ne limite pas son analyse au conseil qui n'est qu'un élément parmi bien d'autres.

On a pu lire aussi des textes mis au point collectivement par des stagiaires (*Educateur* n° 4, 1981 et n° 14, 1981).

Les stages genèse coopé ne s'adressent qu'à des institutrices et instituteurs déjà bien au courant de la classe Freinet et de ses difficultés.

Pour le stage 1982, renseignements et inscriptions : Maurice MARTEAU, Louzac, 16100 Cognac.

Genèse de la coopérative

